

128.2 36.
LA

MAGNÉTISMOMANIE,

COMÉDIE-FOLIE

EN UN ACTE MÉLÉE DE COUPLETS,

PAR M. JULES VERNET;

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre des VARIÉTÉS, le 5 Septembre 1816.*

~~~~~  
PRIX : 1 fr. 25 cent.  
~~~~~

A PARIS,

CHEZ FAGES, LIBRAIRE, au Magasin de Pièces de Théâtre,
boulevard St.-Martin, n°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC, RUE MONTMARTRE, N°. 30.

1816.

131698-B Google

PERSONNAGES.

Acteurs.

SOPORITO, Magnétiseur	M. POTIER.
LAFOSSE, Médecin	M. FLEURY.
LÉON, Fils de Lafosse	M. LÉONARD.
LABRIE, Valet de Lafosse.	M. CASOT.
L'ÉVEILLE, Élève Magnétiseur . . .	M. VERNET.
CÉCILE, Fille de Soporito.	Melle. LAFOND.
JUSTINE, Suivante de Cécile	Melle. CUISOT.
UN BOSSU	M. GEORGES.
UN AVEUGLE.	M. LEGRAND.
UN RACHITIQUE.	M. AMABLE.
UNBÈGUE	M. BIQUET.
TROUPE D'ABONNÉS AU MAGNÉTISME.	
GARÇONS DE L'HÔTELLERIE.	

*La scène se passe à Saint-Maur, à l'hôtel de la
Grâce de Dieu.*

Le théâtre représente une salle d'auberge. A droite du spectateur est placé en gradins plusieurs banquettes; à gauche, un grand fauteuil et plusieurs de grandeur ordinaire.

LA MAGNÉTISMOMANIE,

COMÉDIE-FOLIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTINE, LÉON.

JUSTINE.

VOTRE démarche, M. Léon, est de la dernière imprudence.

LÉON.

Imprudence... tant que tu voudras; mais je ne puis vivre de Cécile.

JUSTINE.

Raisons d'amoureux que cela; vous aimez ma maîtresse, je le sais, mais réfléchissez donc que M. Lafosse, votre père, vous croit à Paris, tout entier à l'étude de la médecine; faites-vous une idée de sa colère, s'il apprend que vous êtes incognito à Saint-Maur, à deux pas de sa maison de santé; sur les traces d'une jeune personne, qui, peut-être, ne lui conviendra pas, et que vous-même n'êtes pas certain d'obtenir.

LÉON.

Il n'est que trop vrai; sans connaître M. Soporito, j'osai, dans une lettre respectueuse, lui demander la main de Cécile, pour toute réponse, il m'écrivit que son intention n'est pas de marier sa fille; voilà son billet.

JUSTINE.

Monsieur est laconique, et je pense qu'il ne nous a fait venir à Saint-Maur, que pour nous soustraire à votre poursuite.

LÉON.

Qu'il ne l'espère pas. A quelque prix que ce soit, j'aurai son consentement. En arrivant hier à Saint-Maur, j'ai appris que vous logiez à l'hôtel de la *Grâce de Dieu*; voilà trois mortels jours que je suis séparé de ma Cécile, tu ne saurais, sans injustice, m'empêcher de la voir.

JUSTINE.

C'est impossible, monsieur; ma maîtresse n'est pas encore visible.

LÉON.

Je suis certain du contraire.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit*

Ma tendresse n'est pas un jeu,

A mes desirs deviens propice.

JUSTINE.

Je ne le puis, j'en fais l'aveu.

L'hôtel de la Grâce de Dieu

Pour vous est-il donc un hospice?

Sachez, monsieur le Médecin,

Qu'il vous faut partir au plus vite :

Chez nous ce n'est pas si matin

Que l'on vient (*bis.*) faire sa visite. (*ter.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS , LABRIE.

LÉON.

Ah! te voilà Labrie, eh! bien, qu'as-tu appris?

LABRIE.

Eh, morbleu! les plus fa-heuses nouvelles.

LÉON.

Tu m'effrayes, les obstacles seraient-ils insurmontables?

LABRIE.

Insurmontables, non; mais difficiles à surmonter.

JUSTINE.

Explique-toi promptement, M. Soporito pourrait nous surprendre.

LABRIE.

Je ne crains pas cela, il est trop occupé avec ses incurables.

LÉON.

Je ne vois pas alors ce qui peut nous allarmer. Il paraît; d'après ce que tu dis, que M. Soporito est médecin, et entre confrères...

LABRIE.

Eh! monsieur, plutôt à Dieu qu'il le fût; mais M. Soporito, Soporito, comme il vous plaira de le nommer, est bien pis encore.

LÉON.

Bien pis? Insolent.

LABRIE.

Bien pis, bien mieux; je ne sais, ma foi, lequel lui convient davantage.

LÉON.

Ah! ça, que veux-tu dire à la fin?

LABRIE.

Je veux dire, monsieur, qu'après les plus minutieuses in-

formations , j'ai appris que le père de mademoiselle Cécile est égyptien d'origine , que sa fortune est fort modeste , mais qu'il jouit d'une réputation colossale , qu'il justifie et accroît chaque jour , par de nouveaux miracles ; qu'il n'occupe un appartement dans cet hôtel , que depuis quelque tems , et à la demande générale des incurables de Saint-Maur , qui viennent de désertier la maison de santé de monsieur votre père , pour être guéris , disent-ils , par le somnambulisme du grand magnétiseur Soporito.

JUSTINE.

Du grand magnétiseur Soporito. Ah ! ah ! ah !

LABRIE.

Je te conseille de rire , pour moi , je ne vois là rien de plaisant.

LÉON.

Il a raison ; mon père , exempt de préjugés , est l'ennemi le plus déclaré du magnétisme , et si M. Soporito lui enlève ses malades....

LABRIE.

Eh ! monsieur , ils sont bien venus le chercher..... l'un portant l'autre ; il faut qu'il les aient ensorcelés.

JUSTINE.

Eh ! bien , ils se désensorcèleront , et retourneront au bercail comme des brebis égarées.

LABRIE.

N'en croyez rien , monsieur , le magnétisme est une fureur à Paris , la banlieue n'a pu éviter sa contagion ; ils ont une rage d'être magnétisés , qui va... jusqu'à la frénésie. Quant à moi , je ne sais plus que penser des merveilleux effets qu'ils attribuent à la science des sciences ; vous en frémirez , vous , monsieur , comme médecin , quand vous les connaîtrez.

AIR : *Le briquet frappe la pierre.*

Cette sublime science ,
Par des prodiges nouveaux ,
Guérit , prévient tous les maux.
Quand d'une aveugle croyance
On en attend les effets ,
On est certain du succès :
Moi , je vois le magnétisme ,
Par ses bienfaits plus qu'humains ,
A messieurs les médecins
Faire de nombreux larcins !
Car , par le somnambulisme ,
Le monde sera traité ,
Si par la crédulité
On retrouve la santé.

(Bis.)

(Bis.)

LÉON.

Laisse-là tes conjectures ; et songe à nous tirer d'embarras au plutôt.

JUSTINE.

Sans doute.

LABRIE.

C'est bien à quoi je pense ; mais , franchement , je ne suis pas sans quelque crainte ; M. Soporito a , dit-on , aussi le pouvoir de paralyser les gens quand cela lui plaît , s'il vient à deviner mes projets , il peut , d'un geste , me clouer à ma place , et alors

JUSTINE.

Alors , on se passera de toi.

LABRIE.

On se passera de moi ; mais c'est que je serai obligé de m'en passer aussi , moi.

JUSTINE.

Craintif personnage , encore un mot , et tu perds mon estime.

Air : Du du pain sec et du fromage.

Il est une espèce d'homme
Doué de plus d'un moyen ,
Qui de promesses assomme
Ceux qui n'ont besoin de rien.
Quand vous le prenez au mot ,
Son grand génie aussitôt ,
Sans qu'il soit magnétié ,
Se trouve paralysé ,
Oui , se trouve paralysé.

LABRIE.

Justine veut piquer mon amour-propre ; cette défiance me donne la certitude qu'elle nous secondera de tout son pouvoir. Sois tranquille , et vous aussi , monsieur , je vais profiter des momens , et tâcher de mériter , par mon adresse , ma fidélité , et mon désintéressement , la petite dot que vous avez promise à Justine.

JUSTINE.

Songe avant à me mériter moi-même.

LABRIE.

C'est déjà fait. Cours prévenir ta maîtresse. Je ferai ensorte de t'instruire de mes projets. Vous , monsieur , venez avec moi , et ne commettez aucune imprudence qui puisse entraver mes opérations.

Air : Honneur cent fois au brave.
Conservez l'espérance ,
Et vous verrez dans peu

Que de toute science
L'Amour se fait un jeu.

LÉON.

Je me livre avec confiance.
(A Justine, en lui donnant une bourse.)
Afin de mieux te disposer,
Reçois sur ta dot une avance,
Et pour ta maîtresse un baiser.

(Il l'embrasse.)

LABRIE bas à Justine.

Je te pardonne l'un en faveur de l'autre. Donne-moi la bourse.

TOUS.

Conservez l'espérance,
Et vous, etc.

(Ils sortent.)

SCENE III.

SOPORITO, précédé d'une troupe d'impotens.

CHOEUR.

Air de la Dansomanie.

Bénissons sa rare science,
Et par un hommage nouveau,
Chantons, tour-à-tour, la puissance
Du célèbre Soporito.

*Soporito dissipe le fluide, le tems que chaque estropié
chante son couplet.*

UN BANCALE.

Pour lui, les maux sont des vétilles;
Gloire, honneur à son art divin,
Au lieu d'une, j'ai deux béquilles,
Et je vais plus droit mon chemin.

SOPORITO.

Il parle sans détour.

TOUS.

Bénissons, etc.

UN AVEUGLE.

Le sort me priva de la vue;
Mon conducteur me coûtait bon.
Par une grâce inattendue,
Je vais seul... avec un bâton.

SOPORITO.

C'est tout clair.

TOUS.

Bénissons, etc.

UN BOSSU.

D'un certain poids, avec franchise
J'espère enfin me dégager ;

Car depuis qu'on me magnétise,
Je me sens déjà plus léger.

SOPORITO.

C'est tout naturel.

TOUS.

Célébrons sa rare science,
Et par, etc.

UN BRÛLE, *en bégayant.*

Ma langue, hélas! presque invalide,
Tournait avec difficulté;
Effet merveilleux du fluide,
Je parle avec facilité!!!

SOPORITO.

Ça part de source.

TOUS.

Bénissons, etc.

SOPORITO.

Assez, mes amis, assez. De grâce ménagez ma modestie...
Et toi, divine essence, principe de la vie, toi, par qui l'homme
en s'élevant au-dessus de lui-même, peut se rapprocher de ce
flambeau de lumière dont la clarté surnaturelle lui dévoile les
secrets les plus cachés de la nature! Magnétisme animal, en-
fin... ne permets pas que mon amour-propre, ma vanité,
s'approprient un encens qui t'appartient, et dont je ne suis
pas digne par une raison toute simple... Mes amis, mes
enfants, je ne vous retiens plus, sur-tout ne manquez pas d'être
exactes à l'heure, pour la séance extraordinaire d'aujourd'hui;
allez, et croyez.

AIR : *Deux lièvres à-la-fois.*

Chez moi, bientôt vous verrez l'affluence,
Disant que le magnétisme animal
Guérit toujours, par sa seule influence,
Avec succès, et physique et moral.
Pour que chacun, ainsi que vous, s'abonne,
Dites, enfin, en indiquant ce lieu,
Que j'entreprends tous ceux qu'on abandonne
À la Grâce de Dieu (*bis.*).

CHOEUR.

Bénissons, etc.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

LEVEILLÉ *entre avec une tête à perruque, qu'il pose
sur un coin de la scène, et qu'il magnétise.*

SCÈNE V.

SOPORITO, LEVEILLÉ.

SOPORITO, *le regardant avec pitié.*

Eh ! bien, qu'est-ce que tu fais là ?

L'ÉVEILLÉ.

Dam , monsieur , vous le voyez bien ; je m'exerce.

SOPORITO.

Comme tu t'y prends bêtement.

L'ÉVEILLÉ.

Je fais juste comme vous.

SOPORITO.

Je vous demande un peu quelle dégaine.... Ah ! ça , est-ce que tu t'imagines que tu pourras jamais endormir ton monde avec ces manières là ? Allons donc , plus d'élasticité , arrondis tes mouvemens. Je ne te conçois pas , je t'ai pourtant dit vingt fois que la grâce et l'élégance étaient pour beaucoup dans le magnétisme animal. Je ne ferai jamais rien de toi , décidément , tu es trop bête.

(Pendant ce dialogue, Labrie entre furtivement, une lettre à la main, il passe dans la chambre de Cécile, et en sort à la fin de la scène, en feignant d'entrer par le fond.)

L'ÉVEILLÉ.

Ma foi , monsieur , si vous ne m'aviez pas dit que j'avais tout ce qu'il faut pour être magnétiseur , je ne me serais jamais avisé....

SOPORITO.

Allons , en voilà assez ; vas voir si ma somnambule est arrivée....

L'ÉVEILLÉ.

J'y vas.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LABRIE.

LABRIE, à Léveillé.

M. Soporito.

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur , on s'abonne au mois ou au cachet.

LABRIE.

Je voudrais avoir affaire à lui-même.

(10)

L'ÉVEILLÉ.

Attendez un moment. (*A Soporito.*) Monsieur, voilà quelqu'un qui vient pour un abonnement de santé.

SOPORITO.

Eh ! bien, fais entrer, et laisse-nous.

L'ÉVEILLÉ, à Labrie.

Monsieur, vous pouvez vous introduire.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

SOPORITO, LABRIE.

LABRIE.

Monsieur....

SOPORITO.

Approchez, mon ami.

LABRIE.

Monsieur, je viens vous implorer pour un jeune cavalier ; dont chacun désespère, et qui n'attend plus rien que d'un miracle magnétique.

SOPORITO.

Son attente ne sera pas trompée. Cette confiance lui fait honneur.

AIR : *Sur l'Hélicon de docte promenade,
ou Ces postillons sont d'une maladresse.*

Oui, je le dis pour tous tant que nous sommes,
Le magnétisme est le bien sans pareil.
Pour apaiser les souffrances des hommes,
Les yeux fermés, je les livre au sommeil.

LABRIE.

Qu'à sommeiller, l'œil clos, ils se conforment,
Je le conçois, car je connais bien mieux
Certains maris que leurs femmes endorment,
Sans leur fermer les yeux. (*bis*)

Monsieur ; mon malheureux maître a grand besoin de vous, car il est tourmenté par une continuelle insomnie.

SOPORITO.

Absence totale du fluide qu'il s'agit de ranimer, je vois ce que c'est.

LABRIE.

On a tout employé, monsieur, *pavot, opium, laudanum*, rien n'y fait.

SOPORITO.

Parbleu, je le crois bien, mon ami, si votre maître veut

avoir confiance en moi, il faut qu'il commence par me jeter par la fenêtre... toutes ces drogues-là, rien n'y fait, rien n'y fait ; c'est tout simple ; épuisement général qui produit l'insensibilité.

LABRIE.

C'est sans doute cela, monsieur.

Air du *Confiteor*.

A votre savoir j'ai recours ;
Qu'un mot, un geste, je vous prie,
En venant à notre secours,
Termine sa longue insomnie ; (*bis*)
Vous, dont l'esprit, l'éloquence sur-tout,
Font dormir le monde debout.

SOPORITO.

Je n'ai absolument qu'à parler.

LABRIE.

Ah ! monsieur, vous me rendez l'espérance.

SOPORITO.

L'espérance ! je ferai mieux que cela, j'ai déjà rendu la vie à Saint-Maur....

LABRIE.

Quoi, monsieur, vous ressuscitez les morts !

SOPORITO.

Qu'est-ce qui vous parle de ressusciter les morts... il est possible qu'avec le temps et par un travail opiniâtre, je puisse... Mais il n'est pas question de cela.... je vous dis que j'ai déjà rendu la vie à Saint-Maur, à beaucoup de personnes, et que je ne vois pas la raison pourquoi je n'endormirais pas votre maître aussi bien que les autres.

E'VEILLÉ.

En vérité ? comment, même sans l'avoir vu, vous êtes sûr....

SOPORITO.

Certainement, je suis toujours sûr... plus ou moins, puisque c'est général, et parbleu vous-même, attendez.... avez-vous la transpiration difficile ?

LABRIE.

Mais assez, cependant rien qu'en vous regardant, je sens déjà une moiteur.

SOPORITO.

Baissez les yeux et regardez-moi (*il le regarde*) : vous pouvez rester tranquille, vous avez tout ce qu'il faut pour l'être.

LABRIE.

Pour l'être ? eh quoi, s'il vous plaît ?

SOPORITO.

Parbleu , somnambule.

LABRIE.

Vraiment ! et bien je le crois sans peine ; car mon père l'a été , ce qui lui fut même funeste plus d'une fois.

AIR : *Il ne faut jurer de rien ,
ou Il n' faut pas dire fontaine.*

On prétend (cela peut être) ,
Qu'il fut surpris bien souvent ,
Se trompant de logement ,
Chez ses maîtres , nuitamment ,
Pénétrant par la fenêtre ;
Même en déplaçant au mieux
Nombre d'objets précieux !...

SOPORITO.

Il dormait , j'en ai l'indice ;

LABRIE.

Quoiqu'il fût homme de bien ,
Croiriez-vous que , par malice ,
La justice n'en crut rien.

SOPORITO.

Cela ne me surprends pas du tout , il est mille et un somnambule de cette espèce-là , à qui cela arrive tous les jours.

LABRIE.

Quant à mon maître , c'est différent , c'est le manque de sommeil qui le tue.... il est d'une faiblesse !!!...

SOPORITO.

C'est tout naturel , mais quand il n'aurait que le souffle , je ne suis pas inquiet de lui.

LABRIE.

Tout de bon ?

SOPORITO.

Je vous assure que sa vie est le moindre de mes soucis , dites-lui seulement de se présenter à la séance.

LABRIE.

Ainsi , monsieur , vous le rendrez à ses parens , à....

SOPORITO.

Eh sans doute ! vous voyez bien d'après ce que vous me dites ; il est facile de comprendre que ses organes privés du principe vital qui leur est nécessaire , vont naturellement recevoir avec avidité cette émanation régénératrice dont le pouvoir saura , par un accroissement d'embonpoint progressif faire dissoudre le moteur secret de son mal et même en dissiper jusqu'aux moindres signes pathognomoniques.

LABRIE.

Pato....

SOPORITO.

Gnomoniques.

LABRIE.

Ah! monsieur, c'est superbe...

(*Il veut prendre le pan de l'habit de Soporito pour le baiser par respect, celui-ci qui croit qu'il veut lui prendre son mouchoir, le retire avec vitesse.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉVEILLÉ.

LABRIE.

Je cours chercher mon maître et lui dire que par le somnambulisme vous pouvez....

SOPORITO.

Tout!!!

LABRIE.

Je me prosterne, monsieur.

SOPORITO.

Air du vaudev. de Lantara.

Oui, par le somnambulisme,
Je vois jusqu'au fond du cœur.

LABRIE.

Au genre humain, votre prisme
Doit inspirer la frayeur.

SOPORITO.

De même avec assurance,
Dans l'âme, lire tout bas.

LABRIE.

On peut s'y tromper, je pense,
Car bien des gens n'en ont pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

SOPORITO, LEVEILLÉ.

SOPORITO.

Allons, allons, encore une cure qui me fera autant d'honneur que les autres.

L'ÉVEILLÉ, *à part.*

Oui, autant d'honneur que les autres, c'est ça. (*Haut.*)
Monsieur, v'là les lettres.

SOPORITO.

Qu'est-ce que c'est que ça ? Je t'ai déjà dit que je ne voulais pas de lettres qu'elles ne fussent affranchies.... toujours des ports, je ne vois que des ports.

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, on est venu pour cette jeune fille que vous endormez de tems en tems.

SOPORITO.

Eh ! bien, après ?

L'ÉVEILLÉ.

C'est que vous étiez si pressé hier, que vous ne l'avez éveillée que de l'œil droit.

SOPORITO.

C'est une gaucherie, j'en conviens ; j'en ai tant dans la tête.

L'ÉVEILLÉ.

Et puis, il est venu aussi un monsieur.

SOPORITO.

Je sais bien... C'est un Anglais, qu'il faut que j'engraisse.

L'ÉVEILLÉ.

C'est plutôt pour le maigrir.... Un homme qui est gros, grand, gras.

SOPORITO.

C'est différent, alors... eh ! bien, ça vient bien à-propos ; je vois déjà où je placerais ça.

L'ÉVEILLÉ.

Comment, Monsieur, vous allez faire passer son embonpoint sur le corps d'un autre ?

SOPORITO.

Ah ça eh bien ! qu'est-ce que tu veux que j'en fasse.

L'ÉVEILLÉ (*le regardant du haut en bas.*)

Ma foi écoutez donc, Monsieur, sauf votre respect et meilleur avis, il me semble...

SOPORITO.

Eh bien, qu'est-ce qui te semble ? quand tu me regarderas, imbécile

L'ÉVEILLÉ.

Imbécile, imbécile...

AIR : *Eh ! ma mère, est-ce que j' sais ça ?*

Certes, j' n'ai pas vos lumières,

Et j'ai vu d' certains traitans,

Grands magnétiseurs d'affaires,

S'engraisser en peu de tems.

Monsieur, j' vous en d'mande grâce ;

Mais je n' conçois pas très-bien

Qu' l'embonpoint, dans vos mains passe,

Et qui n' vous en reste rien.

SOPORITO.

C'est ça... Ne veux-tu pas que je sois comme un *happa* chair qui ne pense qu'à soi. J'ai toujours été extraordinairement délicat... je n'ai jamais su ce que c'était que de profiter d'ailleurs. Je n'ai pas besoin d'un embon-point populaire ; je dois m'oublier pour ne penser qu'aux autres ; mais... Voilà bientôt l'heure de la séance, dispose la salle.

L'ÉVEILLÉ (*arrangeant les sièges.*)

Eh bien, Monsieur, si c'est un homme à refaire et que votre gros anglais n'vienne pas, où prendrez-vous de quoi....

SOPORITO.

Si ce gros anglais ne vient pas ? eh bien est-ce que tu n'es pas là, toi ?

L'ÉVEILLÉ.

Moi, du tout, Monsieur, je vous remercie de la préférence, pour peu que vous puissiez encore dans mon individu, avec votre somnambulisme, je ne serai bientôt plus, en vérité, qu'un songe creux.

SOPORITO.

Je te conseille de te plaindre..., quand je te mets dans un état de béatitude!!....

L'ÉVEILLÉ.

C'est ça, belle attitude !... être là....

SOPORITO, *lisant une lettre.*

Qu'est-ce que c'est que ça ?

« Monsieur, l'intérêt que mérite votre juste réputation, m'oblige à vous prévenir que la somnambule que vous attendez aujourd'hui, se trouve dans l'impossibilité de se rendre à St.-Maur, attendu que votre confrère de la Chaussée d'Antin l'a si bien endormie, il y a aujourd'hui quinze jours, qu'il ne peut plus la réveiller. Ainsi, ne comptez pas sur elle jusqu'à nouvel ordre. (Un abonné.)

L'ÉVEILLÉ.

Là, j'en étais bien sûr. Ecoutez donc, monsieur, vous deviez bien penser qu'elle ne pouvait pas aller loin, elle avait trop de mal.

SOPORITO.

Trop de mal.... Vous êtes tous de même.

L'ÉVEILLÉ.

Certainement, enfin, pas une minute de repos, toute la journée dormir.

SOPORITO.

Je sais bien que c'est fatigant.. Où trouver maintenant...
(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

L'EVEILLÉ.

Monsieur ; je crois que v'là ce jeune homme dont on vous a parlé.

SOPORITO, à part.

Pour le coup, si je sais comment je vais faire...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LABRIE.

LABRIE.

AIR : *Me voilà.*

A la Parque cruelle,
Arrachez un mourant...
De la gloire immortelle,
La palme vous attend ;
Bientôt votre science,
Le ressuscitera.
C'est lui-même ;
Il s'avance.
Le voilà ! le voilà ! (4 fois.)

SCÈNE XI.

SOPORITO, L'EVEILLÉ, LABRIE, LEON.

(*Ce dernier entre, appuyé sur l'Eveillé.*)

SOPORITO, à part.

Ma foi, au hasard. (*A Léon.*) Allons, allons, mon ami ; du courage, et de la confiance ; oh ! sur-tout une confiance sans bornes, confiance aveugle. Votre insomnie touche à sa fin.

LÉON.

Ah ! monsieur, je le désire plus que je ne l'espère.

SOPORITO.

Et moi je vous en réponds, à l'aide du magnétisme et plus encore par le secours de ce fauteuil narcotique...

LABRIE.

Un fauteuil narcotique ?

SOPORITO.

Sans doute, c'est le spécifique universel.

LABRIE et LEON.

En vérité !

Certainement.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Ce talisman, long-temps cherché,
Avec une espérance vaine,
Par moi, fut enfin déniché,
Sur l'autre rive de la Seine.
A l'épreuve, je fus surpris ;
Car dans ce meuble magnétique,
Quarante se sont endormis ;
Pour le sommeil il est sans prix ;
C'est un fauteuil académique. (*bis.*)

LABRIE.

Mais, monsieur, je ne vois pas votre somnambule.

SOPORITO.

Soyez tranquille (*il appelle*) l'Éveillé, l'Éveillé.

L'ÉVEILLÉ.

Voilà, monsieur.

SOPORITO.

Allons, allons, promptement dans le fauteuil, vite couchez-
là.

L'ÉVEILLÉ.

Ah ! bien, tiens, ma foi non, d'ailleurs, monsieur, ça ne
prendra pas, je suis à jeun.

SOPORITO.

Il a raison....

LABRIE.

Et n'avez-vous personne ici ?

SOPORITO (*à part.*)

Pardonnez-moi. Parbleu, j'y pense, si je pouvais décider
ma fille, quel trait de lumière ! ma foi, essayons ; je reviens à
l'instant... ah ! dites-moi, n'avez-vous rien sur vous d'anti-
magnétique.

LÉON.

Je n'ai absolument que ma bourse.

SOPORITO.

Eh bien ! il n'en faudrait pas davantage pour vous donner
une attaque de nerfs. L'Éveillé débarrasse monsieur de tous
ses métaux.

LABRIE à l'Éveillé.

C'est bon, je me charge de ce soin. *Soporito sort.*

SCÈNE XII.

Les PRÉCÉDENS , excepté SOPORITO.

LÉON *se levant du fauteuil.*

Oh! la bonne folie , à merveille , mon ami.

LABRIE.

Eh Monsieur , observez-vous donc on va vous entendre.

LÉON.

Ma foi , laisse-moi respirer , j'ai pensé vingt fois éclater devant lui.

LABRIE.

Il s'agit bien d'éclater , songez plutôt à tout ce dont nous sommes convenus : j'ai instruit Justine , sans doute elle a prévenue sa maîtresse ; croyez-moi , monsieur , l'occasion est favorable , ne la laissons pas échapper.

L'ÉVEILLÉ *qui les a observé pendant ce dialogue.*

Ah ça , mais dites-moi , messieurs , y paraît que vous êtes des farceurs.... eh bien tant mieux ! j'aime ça , moi.

LÉON.

J'espère que tu ne nous vendra pas ?

L'ÉVEILLÉ.

Oh ! non... vous n'avez plus de métaux ? c'est que ça ne prendrait pas.

LÉON.

Coquin ; tu connais ton affaire , tiens , prends , *il lui donne une bourse.* Et soit discret.

L'ÉVEILLÉ.

Allez donc votre train , est-ce qu'il ne nous vient pas des malins comme vous tous les jours ? monsieur ; n'y prend pas garde , au contraire il profite de ça.

LABRIE , à Léon *en lui montrant le fauteuil.*

Allons , allons , monsieur.

LÉON.

Quoi , tu veux sérieusement ?... je ne pourrai jamais...

L'ÉVEILLÉ.

Vous endormir ? vous êtes joliment bon , est-ce que je dors moi ? tiens , je fait semblant donc.

LABRIE.

Il a raison , monsieur , rien de si facile.

L'ÉVEILLÉ.

Rh vite donc ! vite donc ; voilà les abonnés , ah ! ça , messieurs , pas de plaisanteries devant eux , au moins.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, LES ABONNÉS et LES INCURABLES.

CHŒUR.

AIR : *Ah! la belle princesse.*

Ah! la rare science,
Ce prodige nouveau,
Doit illustrer en France,
Le grand So... porito.

L'ÉVEILLÉ

Silence! voilà monsieur.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, SOPORITO, JUSTINE, CECILE.

SOPORITO, à Cécile.

AIR de M. Patrat.

Viens, de la science divine,
Par moi connaître le secret.

(Ensemble.)

L'ABRÏ.

Par mon billet, déjà Justine
A su pénétrer mon projet.

JUSTINE.

Sachons, en soubrette maline,
Seconder un galant projet.

CÉCILE et LÉON.

Amour, que ta bonté divine,
D'un amant serve le projet.

L'ÉVEILLÉ.

Not' maître espère, j' imagine,
Qu' mam'sell' servira son projet.

SOPORITO.

Fermez les yeux.

TOUS.

La friponne l'entend de reste.

SOPORITO.

Fermez les yeux.

Fort bien!...

TOUS.

La friponne l'entend de reste.

SOPORITO.

Tous deux s'endorment, je l'atteste.

SOPORITO, L'ÉVEILLÉ.

Heureux momens de { mes projets
ses
Je n'espérais pas le succès,
J'espérais peu le succès.

LÉON, LARRIE, JUSTINE et CÉCILE.
Dieu des amans, par tes bienfaits,
Viens assurer notre succès,
Assure notre succès.

SOPORITO.

Par sa voix, bientôt, sans prestige,
tous, *bas*.

Effet merveilleux du prestige.

SOPORITO.

Nous apprendrons,
tous.

Nous apprendrons,
SOPORITO.

Nous connaissons,
tous.

Nous connaissons.

SOPORITO.

Grâces à ce rare prodige,
La source du mal qui l'afflige.

JUSTINE, *à part*.

Ah! pour apaiser son tourment,
L'amour doit dicter l'ordonnance.

ENSEMBLE TOUS LES HOMMES.

Ils sommeillent, assurément;
Recueillons-nous, faisons silence.

JUSTINE, CÉCILE, LÉON.

Ah! pour apaiser son tourment,
L'amour doit dicter l'ordonnance.

ENSEMBLE.

Heureux momens, de mes projets
Je n'espérais pas le succès.

SOPORITO.

Dormez-vous?

LÉON.

Oui.

SOPRITO.

Où souffrez-vous?

LÉON.

Au cœur.

SOPORITO.

J'en étais sûr, et vous ma somnabule?

CÉCILE.

Au cœur.

SOPORITO.

Chut!!!... (*A Léon.*) Voyez-vous vos moyens curatifs ?

LÉON.

Il n'en est qu'un seul.

AIR : *A l'ombre d'un vieux chêne.*

Deux cœurs qu'amour enchaîne ,
Par vous sont en rapport ;
Si leur attente est vaine ,
C'en est fait de leur sort. (*bis*)
Leur tendre sympathie
Réclame un nœud plus doux.
De vous devoir la vie,
Ils sont tous deux jaloux.

JUSTINE.

Entendez-vous ?

LABRIE.

Comprenez-vous ?

SOPORITO.

Je suis sûr que c'est un moyen unique, dites-nous-le,

SOPORITO.

Est-ce que par hasard ce serait.....

LABRIE.

Monsieur Léon, lui-même.

SOPORITO, *à part.*

Et moi qui bonnement les mets en rapport.... mais ça ne se peut pas. (*Haut.*) Pas de plaisanterie, s'il vous plaît, pensez que tous les yeux sont ouverts sur moi.

LÉON.

Un mot de vous et ma guérison vous illustre à jamais.

LABRIE *à Soporito.*

Il est capable de vous perdre de réputation.

SOPORITO.

Il faudrait si peu de chose, comment les faire taire. Ma foi, je vais les paralyser.

Paralysé!!!....

Léon et Cécile feignent d'être paralysés, Soporito indique à l'auditoire qu'il réussit et revient sur le devant de la scène.

SOPORITO.

Au moins me voilà tranquille. O'est bien heureux que j'ai trouvé ce moyen là.

Le temps que Soporito est retourné, les amans se font des signes d'intelligence bien marqués.

SOPORITO les apercevant.

Paralysé!!! paralysé!!! paralysé!!!....

SCENE XV. ET DERNIÈRE.

Les PRÉCÉDENS , LAFOSSÉ.

LAFOSSÉ.

Où sont-ils ? où sont-ils ?

LÉON.

Ciel ! la voix de mon père.

*(La Fosse parait.)*LAFOSSÉ *aux malades.*

Ah ! je vous retrouve enfin , malheureux !!! vous vous échappez , vous me fuyez , ingrats ! si la reconnaissance ne peut rien sur nous , depuis vingt ans que je vous traite , l'habitude n'a-t-elle aucun pouvoir ?

LÉON *à part.*

Où me cacher ?...

LAFOSSÉ.

Que vois-je ! mon fils , un élève de Saint-Côme chez un magnétiseur !.... Ah c'est trop fort !

LÉON.

Mon père , quand vous connaîtrez mademoiselle.

LAFOSSÉ.

Laissez-moi , monsieur. Infortuné Lafosse , devais-tu être payé d'ingratitude du seul être au monde , qui te doive la vie !!!

SOPORITO *bas à Léon.*

Ne l'irritez pas davantage , je vais le calmer. Ma fille , avoir captivé un médecin , quel triomphe pour le magnétisme ! *(haut)* Allons , allons , confrère , entendons-nous.

LAFOSSÉ.

Confrère ! confrère ! retirez-vous , quelle audace ! tout m'accable à la fois ! *(Il tombe dans un fauteuil.)* J'étouffe de colère.

SOPORITO *à Léon.*

Eh bien ! le voilà dans la situation où je le voulais *(il le magnétise)*. allons , calme , calme... de la modération.

LAFOSSÉ *en fureur.*

Suis-je bien éveillé ?

SOPORITO , *le magnétisant toujours.*

Dans un moment , vous ne le serez plus.

LAFOSSÉ.

Quoi ! vous osez sur un médecin ?...

SOPORITO.

Sans doute ; mon dieu ! tout comme sur un autre ; si ça ne vous fait pas de mal , ça ne vous fera pas de bien.

LA FOSSE.

Au diable , me prenez-vous pour un sot ?

SOPORITO.

Je ne dis pas le contraire. Mais qu'est-ce que ça vous fait ? parbleu , ça n'a jamais tué personne.

LA FOSSE.

Croyez-vous que je suis la dupe de toutes vos niaiseries ?

SOPORITO.

Est-ce que vous vous imaginez que j'en sois la dupe moi-même ; parbleu , c'est comme des vôtres.

LA FOSSE.

Les miennes , qu'est-ce à dire ?

SOPORITO.

Eh , bien ! sans doute , entre nous , là , nous savons bien à quoi nous en tenir là-dessus.

LA FOSSE.

Encore!...

LÉON.

Mon père , vous sortez de votre caractère.

LA FOSSE.

Eh ! monsieur , mes malades sortent de chez moi.

(*En se levant ; il fait sauter Soporito , qui va tomber près de ses incurables , en perdant presque l'équilibre.*)

LABRIE , bas à Soporito.

Songez qu'il y va de votre gloire.

JUSTINE , à Lafosse.

Par amitié pour votre fils.

CÉCILE.

Par égard pour votre dignité.

SOPORITO.

Nos enfans ont raison , c'est se compromettre soi-même ; convenez-en : vous me cherchez querelle pour rien.

LA FOSSE , bas à Soporito.

Pour rien ! pour rien ! monsieur , quand vous me ruinez... (*Très-bas.*) Vous savez aussi bien que moi , que nos malades sont nos revenus !!! que nos malades nous font vivre.

SOPORITO.

A qui le dites-vous ? Mais , est-ce que l'on ne peut pas , sans s'emporter , s'arranger à l'amiable ; de mon côté , je vous promets des sacrifices...

LAFOSSÉ, *se radoucissant.*

Encore, il faudrait du moins savoir?...

SOPORITO.

Mais, rien de si facile. Je ne suis pas un spoliateur... Ecoutez, je vous rends, au grand complet, votre fond d'incurables; et, pour vous prouver mon désintéressement, je vous céderai même, en toute propriété, une grande quantité de malades que j'ai commencé à ma manière, et que vous achèverez à la vôtre.

LAFOSSÉ.

Au moins, voilà ce qui s'appelle parler.

SOPORITO.

Vous voyez bien qu'il ne s'agit que de s'entendre; je ne suis pas si diable que je suis noir.

LAFOSSÉ.

Je ne dis pas... maintenant que..

SOPORITO.

Allons, allons; eh bien! c'est arrangé.

AIR: *Quand j'avais l'âge,*

ou Que nos enfans n'en sachent rien.

Pour terminer nos différends,

Ensemble unissons nos enfans;

Vos cures valent bien les nôtres.

Et quand nous nous connaissons mieux,

Vous ne serez plus envieux.

Pourtant, soyons mystérieux.

Je poursuivrai mes travaux, vous les vôtres;

Qu'ils réussissent mal ou bien...

Taisons-nous: chacun son moyen;

Que le public n'en sache rien.

LAFOSSÉ.

Eh bien! à la bonne heure.

ENSEMBLE.

Je poursuivrai mes travaux, etc.

LABRIE, *embrassant Justine.*

Vivat! nous l'emportons.

LÉON.

Ma chère Cécile!.. (*A Soporito.*) Monsieur; que d'obligations!... vous me rendez la vie...

SOPORITO.

Vrai?... Eh bien! vous êtes le premier... qui me rendiez justice. (*Au médecin.*) Ah! ça, confrère, nous voilà parfaitement en rapport, songeons maintenant que nous aurons des petits enfans à pourvoir; doublons de zèle et d'activité.

LAFOSSE.

Il me paraît que vous n'en manquez pas, d'activité.

SOPORITO.

Dam ! écoutez donc, c'est que quand il s'agit de faire ses affaires, il ne faut pas s'endormir.

VAUDEVILLE.

JUSTINE.

AIR : *Ne vous déguisez pas.*

Vous, dont tout le savoir se fonde
A prédire la fin du monde,
De vos soins on est peu jaloux,
Endormez-vous; (*bis.*)
Profès galants dans l'art de plaire,
Qui nous assurez le contraire,
Vos veilles offrent plus d'appas,
Ne vous endormez pas.

LAFOSSE.

Vous, qu'un médecin d'importance,
Par une timide prudence,
Fait long-temps languir sous ses coups,
Endormez-vous; (*bis.*)
Mais, certains de sa vigilance,
Si, pour finir votre souffrance,
Vers Lafosse, on guide vos pas,
Ne vous endormez pas.

CÉCILE.

Insensés, dont la bouche impie,
Distilant le fiel de l'envie,
Répand la discorde chez nous,
Endormez-vous; (*bis.*)
Mais vous, dont la douce éloquence,
Rend tous les Français à la France,
En semant des fleurs sous leurs pas,
Ne vous endormez pas.

LÉON.

Nobles soutiens de la couronne,
Guerriers, sur les degrés du trône;
L'olivier nous ombrage tous;
Endormons-nous; (*bis.*)
Mais si quelque ligue ennemie
Osa troubler notre patrie,
Villageois, citadins, soldats !!!
Ne nous endormons pas.

SOPORITO, au public.

De ma somnifère science,
Si vous éprouvez l'influence,
Messieurs, sans bruit et sans courroux,
Endormez-vous; (*bis.*)
Mais si, par un charme contraire,
De l'ennui j'ai su vous distraire,
Pour le prouver en pareil cas,
Ne vous endormez pas.

FIN.

*On s'adresse pour la partition à M. Gilbert, Chef
d'Orchestre du Théâtre des VARIÉTÉS.*